

Circulaire du Ministre de l'Éducation Nationale sur la rentrée scolaire demandant des cérémonies commémorant la mort des cinq élèves du Lycée Buffon fusillés par les Allemands le 8 février 1943.

Numéro d'inventaire : 1978.03699 (1-2)

Auteur(s) : Marcel Edmond Naegelen

Type de document : texte ou document administratif

Date de création : 1947

Description : 1 : feuillet détaché d'un journal (pp. 7,8 et 33,34). 2 : feuille dactylographiée

Mesures : hauteur : 280 mm ; largeur : 210 mm

Notes : 1 : la circulaire du ministre est suivie des textes des lettres écrites avant leur exécution par les cinq élèves du Lycée Buffon. 2 : la feuille dactylographiée reprend des extraits de ces lettres destinés à être lus aux élèves. N. B. : la date de la rentrée 1947 peut être restituée pour ces documents d'après les dates du ministère de Marcel-Edmond Naegelen (26 janvier 1946 - 12 février 1948) et grâce à une indication contenue dans un autre article du même feuillet (p. 34 3ème colonne).

Mots-clés : Inaugurations

Formation de la conscience nationale et patriotique

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : n.p.

* DOCUMENTS ADMINISTRATIFS *

Circulaire du Ministre de l'Éducation Nationale sur la rentrée scolaire

La rentrée scolaire est toute proche. J'ai pensé que cette rentrée, reprise de leur activité pour les aînés, premier contact avec l'étude pour les tout jeunes, ne devrait pas s'opérer selon le rite banal de portes qui s'ouvrent, puis se referment.

Je sais que beaucoup de chefs d'établissement, que beaucoup de maîtres s'attachent à ce que ce retour aux disciplines se fasse dans la simplicité et la dignité. Ils ont raison. Comme eux, je ne crois pas à l'insouciance de notre jeunesse. Chez les bons, comme chez ceux dont l'évolution est plus lente, un cœur sensible guette l'émotion, une âme toute neuve ne demande qu'à s'exprimer et à s'épanouir.

C'est pourquoi j'ai toujours estimé que la rentrée des classes devait être mise à profit pour provoquer cet éveil et cet élan vers la maturité.

Aujourd'hui, je crois qu'il ne serait pas de meilleure manière pour une très haute leçon que de faire appel à de grands exemples tirés d'un récent passé et choisis parmi cette jeunesse universitaire qui reste un des plus sûrs espoirs de notre renaissance.

Parmi ces exemples, j'ai retenu les lettres écrites quelques heures avant leur mort par cinq élèves du Lycée Buffon de Paris, qui, entrés dans la Résistance active, furent arrêtés et fusillés par les Allemands le 8 février 1943 au Mont Valérien.

Ces lettres que vous trouverez plus loin, tragiques dans leur laconisme, sont si belles, si simples, si humaines et si courageuses que, de leur lecture, se dégage une intense émotion faite à la fois de pitié et de fierté. Sans doute d'autres héros sont morts, hélas nombreux, pour la liberté de la Patrie ; sans doute d'autres lettres ont été écrites empreintes de la même noblesse et d'un égal courage tranquille.

Mais le sacrifice des cinq élèves du Lycée Buffon peut être retenu comme un symbole et un incomparable exemple à offrir à notre jeunesse écolière, universitaire.

Je vous demande donc de donner d'urgence des instructions afin qu'à l'occasion d'une cérémonie de rentrée, les let-

tres des cinq fusillés de Buffon soient lues et sobrement commentées aux élèves et étudiants des établissements d'enseignement de tous degrés et de toutes disciplines. Les morts de Buffon sont leurs morts. Ils doivent être l'Exemple.

Ce sera là une inoubliable leçon, un appel au devoir, à tous les devoirs. Les jeunes générations y sentiront mieux encore les raisons de vénérer leurs aînés morts en pleine jeunesse, d'honorer leur mémoire et de ne pas oublier que s'ils poursuivent aujourd'hui de calmes et profitables études, ils le doivent à des milliers de morts dont leurs camarades de Buffon symbolisent le total sacrifice.

Une telle cérémonie de rentrée, que je désire simple, sera évidemment de recueillement, mais elle doit être pour tous nos jeunes gens, pour toutes nos jeunes filles, pour ces hommes et ces femmes de demain, la raison impérieuse d'une marche exaltante vers la vie, vers l'avenir.

Tel est mon espoir. Je dirai mieux : telle est ma certitude.

M. E. NAEGELEN.

Lettres écrites par cinq Élèves du Lycée Buffon fusillés par les Allemands

LETTRE
DE JEAN ARTHUS

Paris, le 8 février 1943.

Mon Grand Chéri,
Je ne sais si tu t'attendais à me revoir, je m'y attendais.

On nous a appris ce matin que c'était fini, alors, adieu ! Je sais que c'est un coup très rude pour toi, mais j'espère que tu es assez fort et que tu sauras continuer à vivre en gardant confiance en l'avenir.

Travaille, fais cela pour moi, continue les livres que tu voulais écrire, pense que je meurs en Français pour ma Patrie.

Je t'embrasse bien,
Adieu, mon grand Chéri.

Jean ARTHUS.

LETTRE
DE JACQUES BAUDRY

Paris, le 8 février 1943.

Mes Pauvres Parents chéris,

On va m'arracher cette vie que vous m'avez donnée et à laquelle je tenais tant. C'est infiniment dur pour moi et pour vous. J'ai eu la chance de savoir, avant de mourir, que vous étiez courageux. Restez-le, surtout ma petite maman que j'embrasse de tout mon pauvre cœur.

Mes pauvres chéris, j'ai accepté le combat, vous le savez. Je serai courageux jusqu'au bout. La guerre sera bientôt finie. Vous serez quand même heureux dans la paix, un peu grâce à moi. Je veux retourner à Dieu à côté de pépère et mémère. J'aurais voulu vivre encore pour vous aimer beaucoup. Hélas ! je ne peux pas, la surprise est amère !

J'ai eu les journaux. Nous mourons en

pleine victoire. Exécution ce matin à onze heures. Je penserai à vous, à Nicole. Hélas ! nos beaux projets d'avenir ! Qu'elle ne m'oublie pas non plus, ni mes parents ! Mais surtout, que la vie continue pour elle, qu'elle profite de sa jeunesse.

Jacques BAUDRY.

LETTRE
DE PIERRE BENOIT

Paris, le 8 février 1943.

Mes Chers Parents, Chers amis,

C'est la fin !... On vient de nous chercher pour la fusillade. Tant pis... Mourir en pleine victoire, c'est un peu vexant, mais qu'importe !... Le rêve des hommes fait événement...

Nano, souviens-toi de ton frangin. Jusqu'au bout, il a été propre et courageux et devant la mort même je ne tremble pas.

Adieu, petite Maman chérie, pardonne-moi tous les tracas que je t'ai faits. J'ai lutté pour une vie meilleure ; peut-être un jour, tu me comprendras !

Adieu, mon vieux Papa. Je te remercie d'avoir été chic avec moi. Garde un bon souvenir de ton fils.

Totote, Toto, adieu, je t'as aimé comme mes autres parents.

Nano, sois un bon fils, tu es le seul fils qui leur reste, ne fais pas d'imprudences.

Adieu tous ceux que j'ai aimés, tous ceux qui m'aimaient, ceux de Nantua et les autres.

La vie sera belle. Nous partons en chantant. Courage. Ce n'est pas si terrible après six mois de prison.

Mes derniers baisers à vous tous.

Pierre BENOIT.

LETTRE
DE PIERRE GRELOT

Paris, le 8 février 1943.

Maman chérie, Papa
et Jacques Chéris,

L'out est fini, maintenant. Je vais être fusillé ce matin à onze heures. Pauvres parents chéris, sachez que ma dernière pensée sera pour vous, je saurai mourir en Français.

Pendant ces longs mois, j'ai beaucoup pensé à vous et j'aurais voulu plus tard pouvoir vous donner tout le bonheur que votre affection pour moi méritait en retour. J'ai rêvé tant de choses pour vous rendre heureux après la tourmente. Mais, hélas ! mes rêves resteront ce qu'ils sont.

Je vous embrasse beaucoup, beaucoup. La joie de vous revoir m'est à jamais interdite. Vous aurez de mes nouvelles plus tard.

Je vous embrasse encore et toujours, mes parents chéris. Gardez toujours dans votre cœur mon souvenir...

Adieu, Maman, Papa, Jacques Chéris, adieu...

Pierre GRELOT.

LETTRE
DE LUCIEN LEGROS

Paris, le 8 février 1943.

Mes Parents Chéris,
mon Frère Chéri,

Je vais être fusillé à onze heures avec mes camarades. Nous allons mourir le sourire aux lèvres car c'est pour le plus bel idéal. J'ai le sentiment, à cette heure, d'avoir vécu une vie complète.

Vous m'avez fait une jeunesse dorée ;
(Suite page 36.)

UNE RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT HISTORIQUE : POURQUOI ?

(Suite de la page 3)

On a refait la guerre. On a refait des morts. — Oui, par millions; mais s'il n'y avait rien d'autre ?

On a refait des ruines. — Oui, des milliards de ruines; mais s'il n'y avait rien de pire ?

On a réveillé le vieux spectre de la Domination Universelle. Puis le vieux spectre de la Famine. Et tous deux, l'un escortant l'autre, ils sont venus, à pas lents et silencieux de spectres, frapper à nos carreaux.

On a semé la méfiance dans tous les pays, le trouble dans tous les esprits. Ceux qui, hier, fièrement, déclaraient ne croire qu'aux vérités démontrées rationnellement, ils se repaissent aujourd'hui par millions de vérités révélées. Par des dieux, par des hommes, qu'importe ?

Et s'il n'y avait rien de mieux... Mais il y a qu'en 36 heures de vol, vous êtes à Rio-de-Janeiro. En 36 heures. Au lieu de 16 jours. Il y a ce brutal télescopage des parties du monde les unes dans les autres. Il y a le coude à coude, l'universel coude à coude des noirs et des blancs, des jaunes et des cuivrés. Ne sentez-vous pas, qui monte, l'âcre odeur du voisin ?

Mais non ! Nous sommes là, poursuivant nos rêves béats, nos rêves de vieux chats au-devant du foyer. Et nous disons : « Patience, patience... nous soufflerons bientôt... » Oui, dans nos doigts engourdis par le froid. — « Patience, balayons chacun devant notre porte, remettons tout en ordre, la vie reprendra » — Il s'agit bien de votre ordre. Et de votre paix. Et de vos rêves de chat. Nous sommes au coude à coude, vous dis-je. Ne perdons pas une minute. Réfléchissons.

II

L'homme est l'animal qui, dès qu'il eût conquis ses premiers moyens d'action, asservi le feu, inventé des armes — l'homme est l'animal qui, seul de tous les animaux, a commencé aussitôt ce travail de dépassement — qui apparaît vraiment comme son besoin foncier. Et d'abord, comme la raison même de son succès sur terre : succès inexplicable d'un animal faible, peu prolifique, qui, cependant, résiste à tout, maintient paradoxalement son espèce peu prolifique, se rend capable d'agir, de plus en plus, non seulement contre ses rivaux, mais contre et sur les forces mêmes de la nature, et les plus terrifiantes...

Etrange travail. Ne le définissons pas comme on le fait souvent, quand on nous montre l'homme se dégageant progressivement de l'animalité qu'il porterait en lui comme une tare. L'animalité : disons une cruauté aveugle, une indifférence totale aux souffrances d'autrui ; l'usage sans merci de sa propre force ; l'indifférence à tout ce qui résulte pour le voisin de cet usage sans frein... N'opposons pas ainsi l'humanité à l'animalité, ce berceau de l'humanité ; à l'animalité dont l'humanité tend à tirer tout ce qu'elle peut tirer d'éléments propres à construire son humanité ; à l'animalité que l'homme pourra bien refouler en lui de plus en plus profondément : mais il ne la supprimera jamais, et toujours

(nous le savons trop) elle sera capable de retours, d'offensives d'une sauvagerie et soudaine énergie...

Etrange travail, oui, ce travail de « civilisation ». D'une civilisation qui consiste, d'une part, à doter l'homme d'instruments de destruction de plus en plus irrésistibles — mais d'autre part, mais simultanément, à en contrôler, au besoin à en réfréner l'usage ; à créer des gaz affreusement délétères, à créer des bombes d'une puissance effroyable — et puis à rester là, un peu gênés, n'osant pas, attendant finalement... Quoi ? L'heure du bien, ou l'heure du mal ?

Or, si cela est vrai, si tel est bien le travail de l'homme, nous tenons l'histoire. Nous savons quel but lui assigner et pourquoi il est légitime d'entretenir des historiens aux frais du public, en les aidant à « faire de l'histoire »...

Car faire de l'histoire, qu'est-ce donc valablement ? Sinon, s'agissant de chaque groupe d'hommes doté de caractères originaux, rechercher ce qu'ont été les efforts de ce groupe, d'abord pour se munir de moyens d'action efficaces (par invention ou bien par emprunts, par transformation de procédés ou d'outils imaginés par d'autres); ensuite pour prescrire à l'emploi aveugle et sauvage de ces moyens des limites plus ou moins strictes, plus ou moins rationnelles ?

Je dis bien, démocratiquement : « S'agissant de chaque groupe humain », — y compris les plus humbles qui, peut-être, ne sont pas les moins utiles à connaître ? Car enfin, une grosse question se pose qui, hier, nous laissait froids : hier, quand, fiers de notre peau blanche et de nos fusils à répétition, nous toisons de haut les gens de couleurs. Une grosse question : celle de savoir pourquoi tel groupe humain est plus humble que tel autre ? Pourquoi son bagage est plus léger, sa dotation moins abondante en moyens d'action et en limitation voulue de ces moyens...

Mais, à côté de ces histoires particulières de groupes, de sociétés humaines, — il en est une autre, qui doit porter sur tous les groupes à la fois, sur toutes les sociétés comparativement. Une étude, ne disons pas générale mais comparée de ces efforts particuliers de groupes particuliers. Et cette histoire comparée qu'est-ce, sinon l'histoire de l'Humanité ? Qui se fera demain, à l'aide des histoires particulières de groupes, mais en les éclairant, en les rassemblant, en les survolant toutes ? Histoire de l'Humanité aux deux sens du mot : l'humanité, total des sociétés humaines éparses sur la planète ; l'humanité telle qu'elle se manifeste dans chacune de ses sociétés, par opposition à la bestialité, à la brutalité, à la sauvagerie.

Or, cette histoire — (et c'est là le nouveau, le dramatique, mais également le réconfortant) — cette histoire, nous ne

sommes plus libres de la faire, ou de ne point la faire.

Pourquoi ? Parce que l'effort de l'humanité pour se doter de moyens d'action s'est formidablement accru dans ces dernières années. Parce que, de 1840 à 1940, l'humanité s'est plus enrichie d'étonnantes découvertes que pendant les deux ou trois millénaires qui représentent notre connaissance historique. Parce que, de 1940 à 1947, elle a plus changé que pendant tout ce siècle...

Changements dont nous ne parvenons même pas à mesurer les efforts. Mais qu'ils sont prodigieux, et rapides ! Hier, les deux yeux de l'observateur. A peine accrus d'abord (et déjà quel progrès !) par des lentilles de verre : la loupe, le microscope. — Aujourd'hui, non seulement l'ultramicroscope, qui est d'hier, mais le microscope électronique qui commence à peine ses surprenantes conquêtes, et qui livre à l'homme un monde étonnant fait de molécules discontinues dont la « réalité » est parfaitement établie ; un monde dans lequel nos savants s'orientent avec autant d'aisance que nous, au milieu des voitures qui remplissent nos rues...

Tout cela, hallucinant. Tout cela, condition d'une puissance effrayante puisque, pour l'homme, toute connaissance devient puissance. Tout cela qui, appliqué à la vie quotidienne, va la bouleverser, la transformer. Modifier l'espèce humaine jusque dans sa structure physique. Dans ses organes de perception. Dans sa sensibilité la plus intime...

Des morceaux d'humanité, ces « groupes » dont je vous parlais. Hier encore, à des semaines de distance, les uns des autres, isolés, tranquilles, chacun sur leurs terres. Accessibles sans doute. Mais enfin, pour aller étudier les noirs du Centre-Afrique ou les peuplades du bassin de l'Amazone, il fallait tout de même de belles dépenses d'énergie, de temps et d'argent ? Or, ces groupes, les voilà au contact sinon les uns des autres, du moins de ces blancs intrigants, touche-à-tout, obsédants, trafiquants, préchants, enregistrants, observants... Maintenant, on prend l'avion de bon matin à Karachi. Et l'on boit son thé à Londres le lendemain, à l'heure rituelle. Les bureaucrates de Saïgon, hier, comment se seraient-ils souciés beaucoup du ministre et des bureaux ? Ministre et bureaux à retardement. Aujourd'hui, ils font un paquet de leurs papiers officiels ; trois jours après, le paquet est à Paris, sur la table du ministre. Le fonctionnaire débutant de l'A.E.F., le médecin colonial, l'ingénieur, se sentaient, hier encore, perdus, livrés à leurs seules forces, sans recours possible à leur milieu d'origine. Aujourd'hui ? Une semaine au plus, ils seront à Marseille, à Lyon, à Bordeaux. Sans effort. Pour prendre un bain de France. Et revenir, tranquilles, apaisés, solidaires des Français de la Métropole. Entrevoit-on, imagine-t-on les conséquences de cette révolution ?

Et, bien sûr, au bout de tout cela : des heurts, des chocs, des violences, des ruines. Mais au prix de tout cela, à la faveur de tout cela : des pénétrations

Lettre
de Jean ARTHUS

284
ARTHUS

Paris, le 8 Février 1943

Mon Grand Chéri,

Je ne sais si tu t'attendais à me
revoir, je n'y attendais.
On nous a appris ce matin que c'était
fini, alors adieu. Je sais que c'est un coup très dur pour toi
mais j'espère que tu es assez fort et que tu sauras continuer
à vivre en gardant confiance en l'avenir.
Travaille, fais cela pour moi, conti-
nue les livres que tu voulais écrire, pense que je meurs en
Français pour ma Patrie.

Je t'embrasse bien.
Adieu mon Grand Chéri.

Jean Arthus

Lettre
de Jacques BAUDRY

Paris, le 8 Février 1943

Mes Pauvres Parents Chéris,

On va m'arracher cette vie que vous m'avez donnée et
à laquelle j'étais tant. C'est infiniment dur pour moi et
pour vous. J'ai eu la chance de savoir, avant de mourir, que
vous étiez courageux. Restez-le, surtout ma petite Maman que
j'embrasse de tout mon pauvre cœur.

Mes pauvres chéris, j'ai accepté le combat, vous le
savez. Je serai courageux jusqu'au bout. La guerre sera bien-
tôt finie. Vous serez quand même heureux dans la paix, un peu
grâce à moi. Je veux retourner à D...., le côté de papa et de
maman. J'aurais voulu vivre encore pour vous aimer beaucoup.
Hélas, je ne peux pas, la surprise est venue!

J'ai vu les journaux. Nous aurons en pleine victoire
l'exécution ce matin à 11 heures. Je penserai à vous, à Nicole,
Hélas! nos beaux projets d'avenir! - Quelle ne m'oublie pas
non plus, ni mes parents!

Mais surtout, que la vie continue pour elle; qu'elle
profite de sa jeunesse.

Jacques Baudry

Lettre
de Pierre GRELOT

Paris, le 8 Février 1943

Maman chérie, Papa et Jacques Chéris,

Tout est fini maintenant. Je vais être fusillé ce matin
à 11 heures. Pauvres parents chéris, sachez que ma dernière pen-
sée sera pour vous; je saurai mourir en Français.

Pendant ces longs mois, j'ai beaucoup pensé à vous et
j'aurais voulu plus tard pouvoir vous donner tout le bonheur
que votre affection pour moi méritait en retour. J'ai rêvé tant
de choses pour vous rendre heureux après le tourmente. Mais hélas
mes rêves restent ce qu'ils sont.

Je vous embrasse beaucoup, beaucoup. La joie de vous
revoir n'est à jamais interdite. Vous aurez de mes nouvelles
plus tard.

Je vous embrasse encore et toujours, mes parents chéris
Gardez toujours dans votre cœur mon souvenir.....

Adieu, Maman, Papa, Jacques chéris, adieu...

Pierre Grelot

M.N.E.